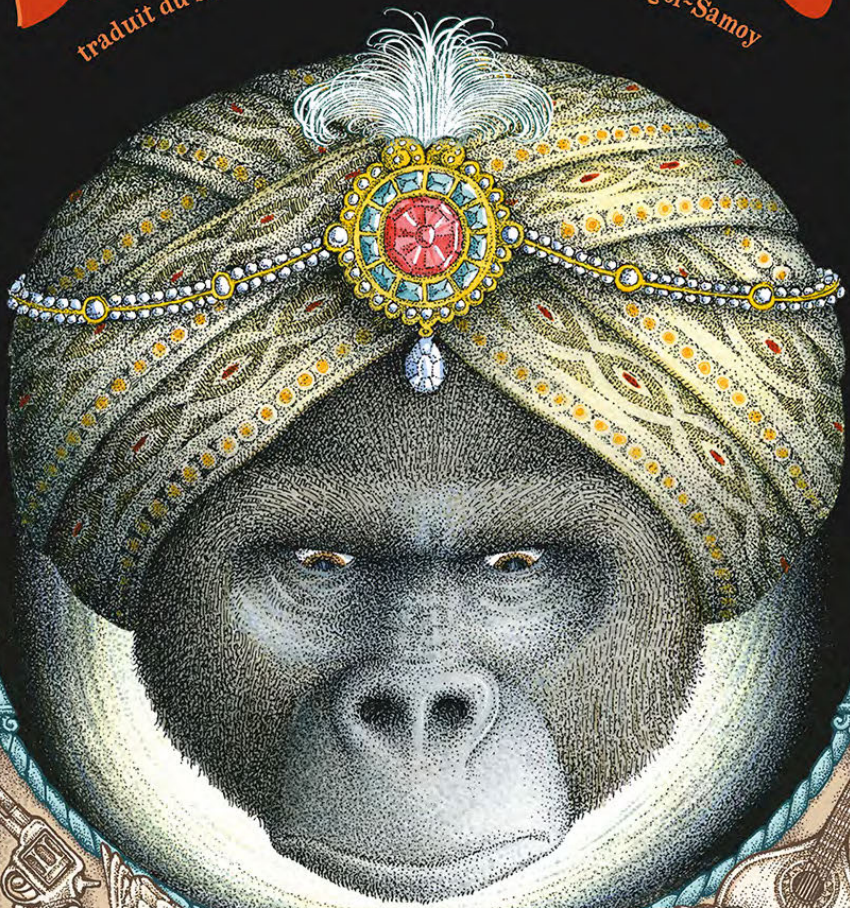
JAKOB·WEGELIUS

SALLY JONES

traduit du suédois par Agneta Ségol et Marianne Ségol-Samoy



ÉDITIONS
THIERRY
MAGNIER

C'est l'histoire de Sally Jones. Sally Jones est une jeune gorille. D'aussi loin qu'elle se souvienne, elle a toujours vécu dans le monde des humains. Elle a appris la manière dont ils réfléchissent, elle comprend ce qu'ils disent. Elle a aussi appris à lire et à écrire. Des maîtres, elle en a connu plusieurs. Mais aucun ne vaut le Chef, Henry Koskela, son ami. Alors quand il est accusé de meurtre et emprisonné, Sally Jones n'a qu'une idée en tête : prouver son innocence. C'est une longue et passionnante enquête qui va l'emmener bien loin de Lisbonne, jusqu'en Inde, dans le somptueux palais du maharaja de Bhapur.
Mais comment un singe pourrait-il dénouer les fils d'un vaste complot ?

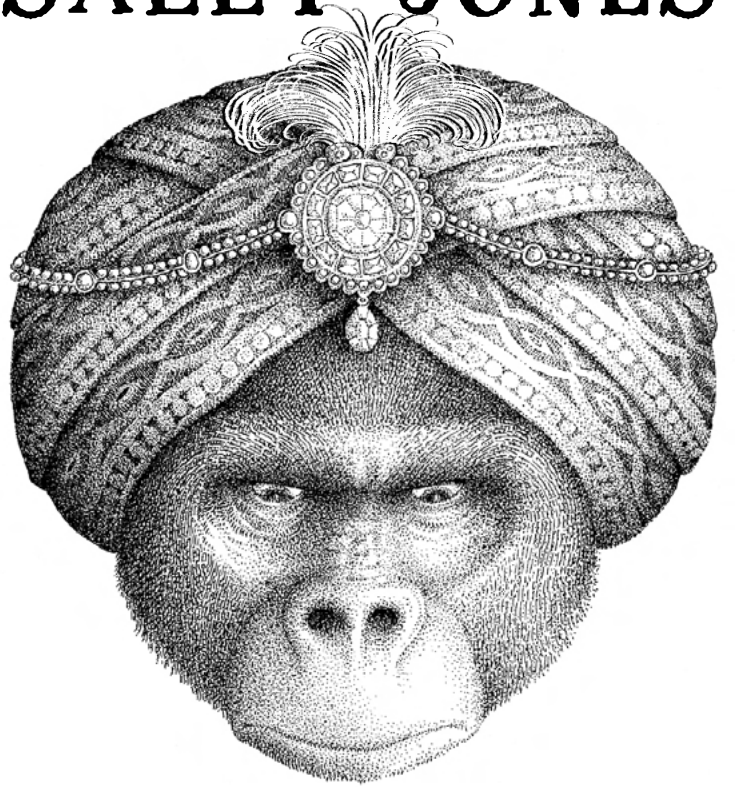
Roman d'aventure, roman policier, roman sur l'amitié, *Sally Jones* nous embarque à travers les océans, dans une enquête captivante.

Sally Jones a remporté le prix August, prix prestigieux en Suède.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Charline Vanderpoorte.

Jakob Wegelius

SALLY JONES



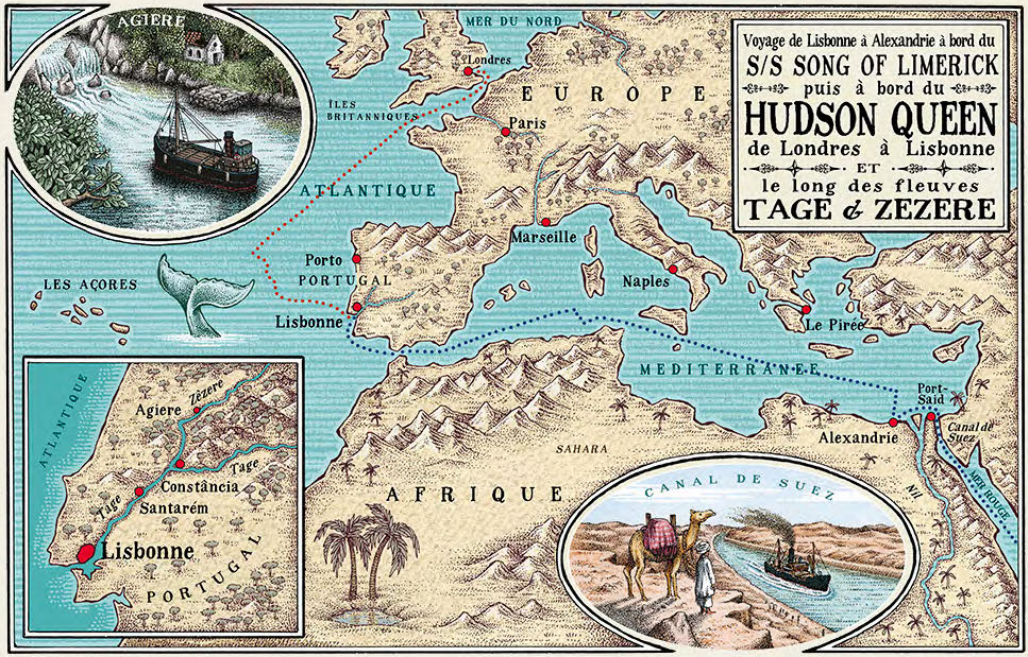
Traduit du suédois par
Agneta Ségol et Marianne Ségol-Samoy

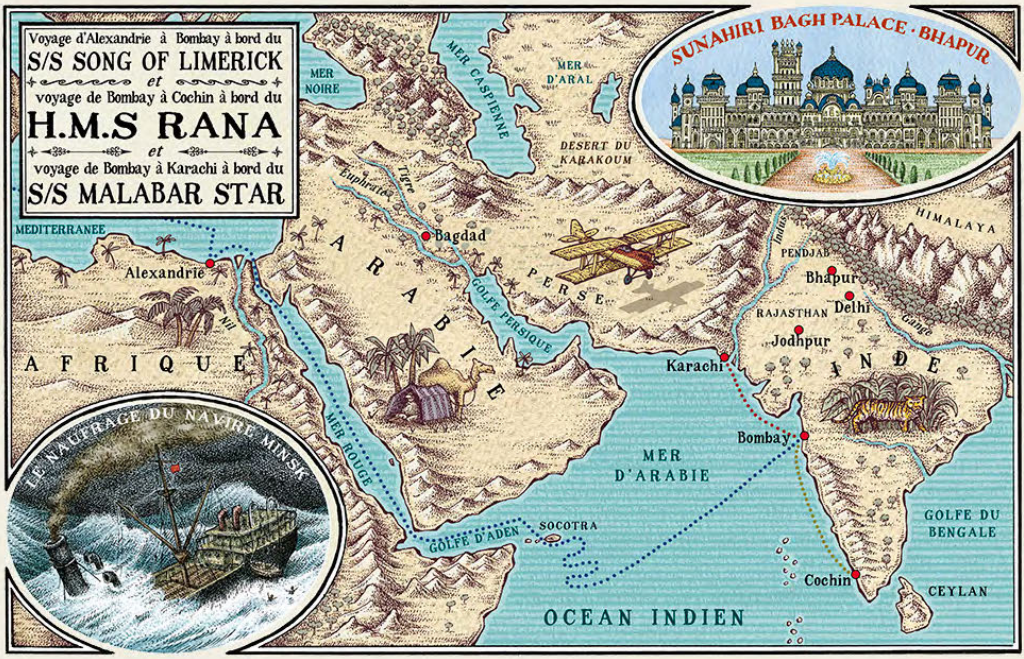
EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Jakob Wegelius est un auteur suédois de livres pour la jeunesse qui ne se contente pas d'écrire des histoires, mais qui les illustre aussi. Ses livres ont été traduits dans plus de dix langues. *Esperanza* (1999), a reçu le prix Expressens Heffaklump. *Sally Jones* a reçu le Prix August en 2014 ainsi que The Nordic Council Children and Young People's Literature Prize en 2015.

Née en Suède, **Agneta Ségol** vit depuis de nombreuses années en Normandie. Longtemps enseignante en français langue étrangère, elle se consacre maintenant à la traduction de romans.

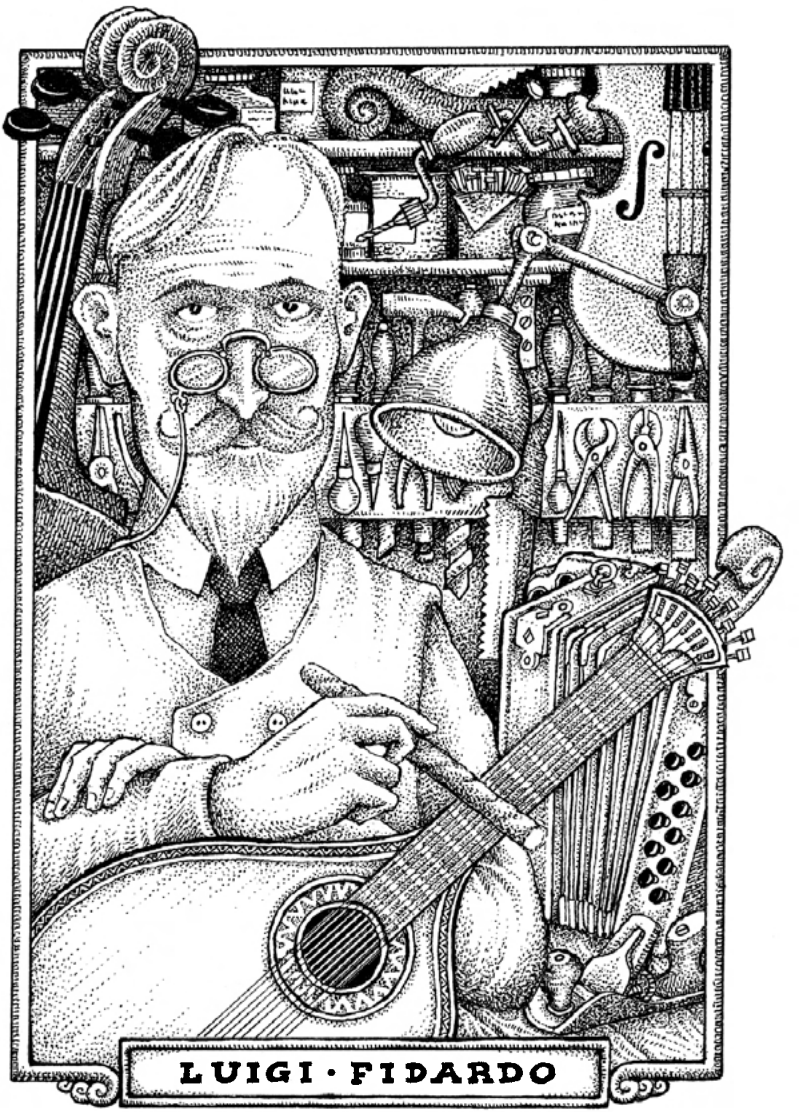
Marianne Ségol-Samoy a une double maîtrise de français langue étrangère et de lettres scandinaves. Après plusieurs années passées sur scène en tant que comédienne, elle renoue avec ses premières amours des lettres et se lance dans la traduction de romans et de pièces de théâtre suédois.

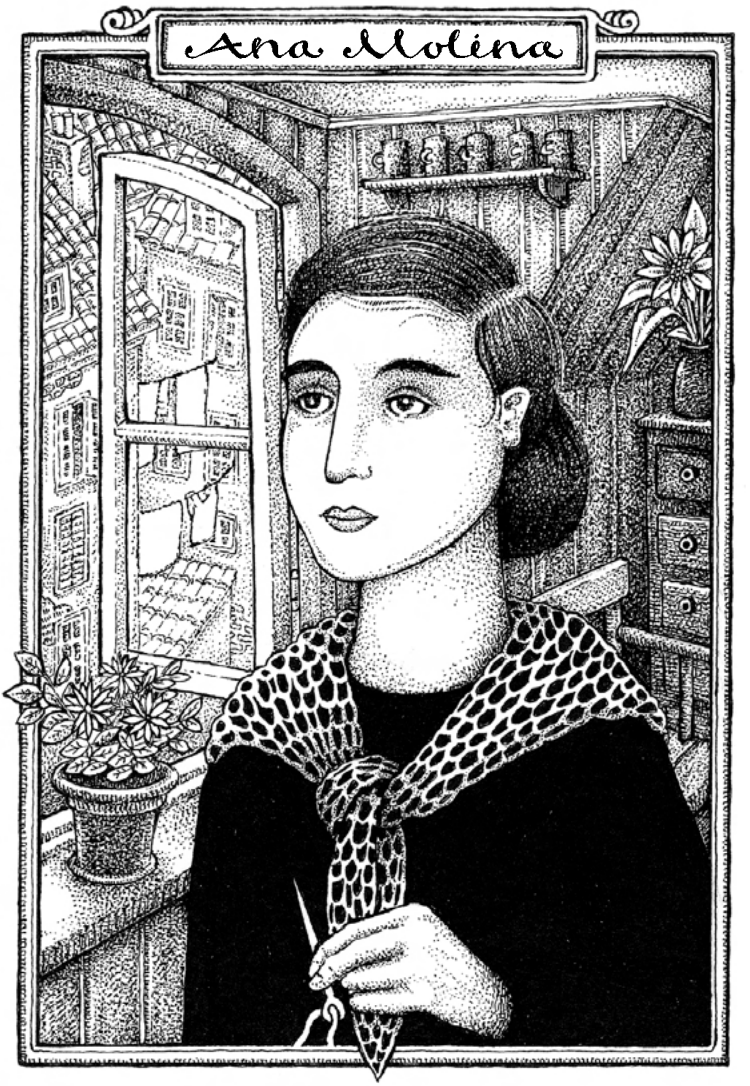

AGIERE
MER DU NORD
Londres
ILES BRITANNIQUES
EUROPE
Paris
ATLANTIQUE
Marseille
Porto
PORTUGAL
LES AÇORES
Lisbonne
Naples
Le Pirée
MEDITERRANEE
Port-Said
Canal de Suez
Alexandrie
SAHARA
AFRIQUE
CANAL DE SUEZ
Nil
Mer Rouge
Voyage de Lisbonne à Alexandrie à bord du
S/S SONG OF LIMERICK
puis à bord du
HUDSON QUEEN
de Londres à Lisbonne
ET
le long des fleuves
TAGE & ZEZERE
ATLANTIQUE
Agiere
Zézere
Tage
Constância
Santarém
Tage
Lisbonne
PORTUGAL


Voyage d'Alexandrie à Bombay à bord du
S/S SONG OF LIMERICK
et
voyage de Bombay à Cochin à bord du
H.M.S RANA
et
voyage de Bombay à Karachi à bord du
S/S MALABAR STAR
SUNAHIRI BAGH PALACE · BHAPUR
LE NAUFRAGE DU NAVIRE MINSK
MER NOIRE
MER CASPIENNE
MER D'ARAL
DESERT DU KARAKOUM
Euphrate
Tigre
MEDITERRANEE
Alexandrie
Nil
Bagdad
GOLFE PERSIQUE
A R A B I E
P E R S E
AFRIQUE
MER ROUGE
GOLFE D'ADEN
SOCOTRA
MER D'ARABIE
OCEAN INDIEN
Karachi
Bombay
Cochin
CEYLAN
GOLFE DU BENGALE
Indus
HIMALAYA
PENDJAB
Bhapur
Delhi
RAJASTHAN
Jodhpur
Ganges
I N D E

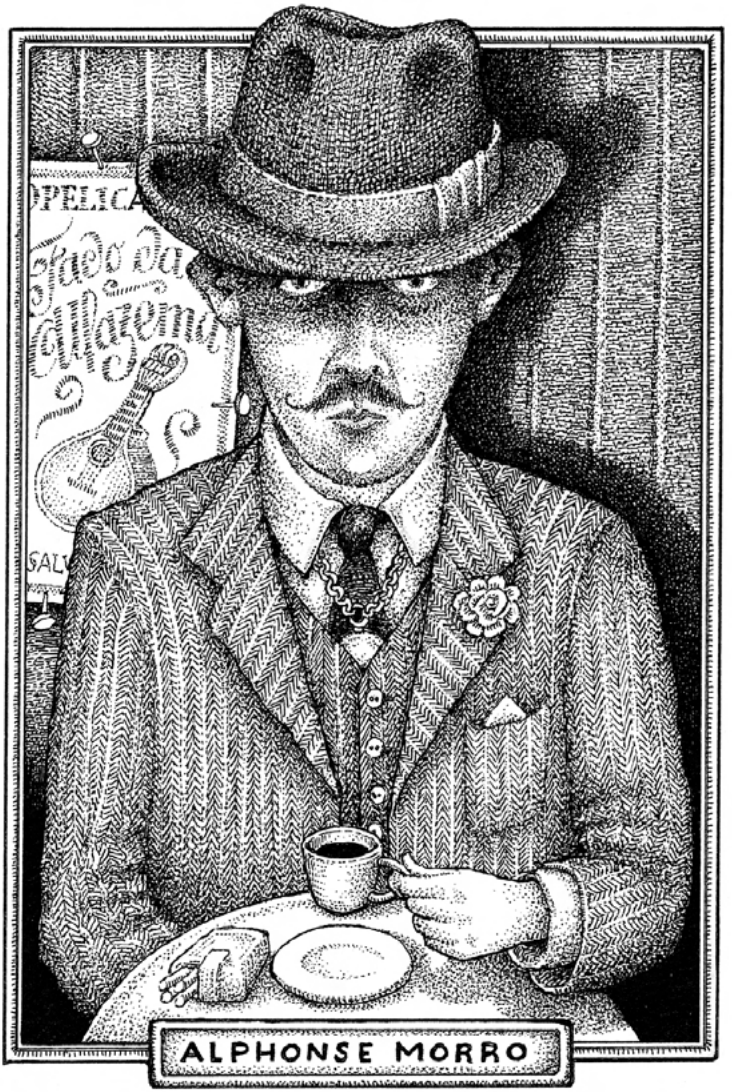
PERSONNAGES


Henry Koskela
HUDSON QUE
STOP
SLOW
HALF
FULL
FULL


LUIGI · FIDARDO


Ana Molina


ÉLISA·GOMES

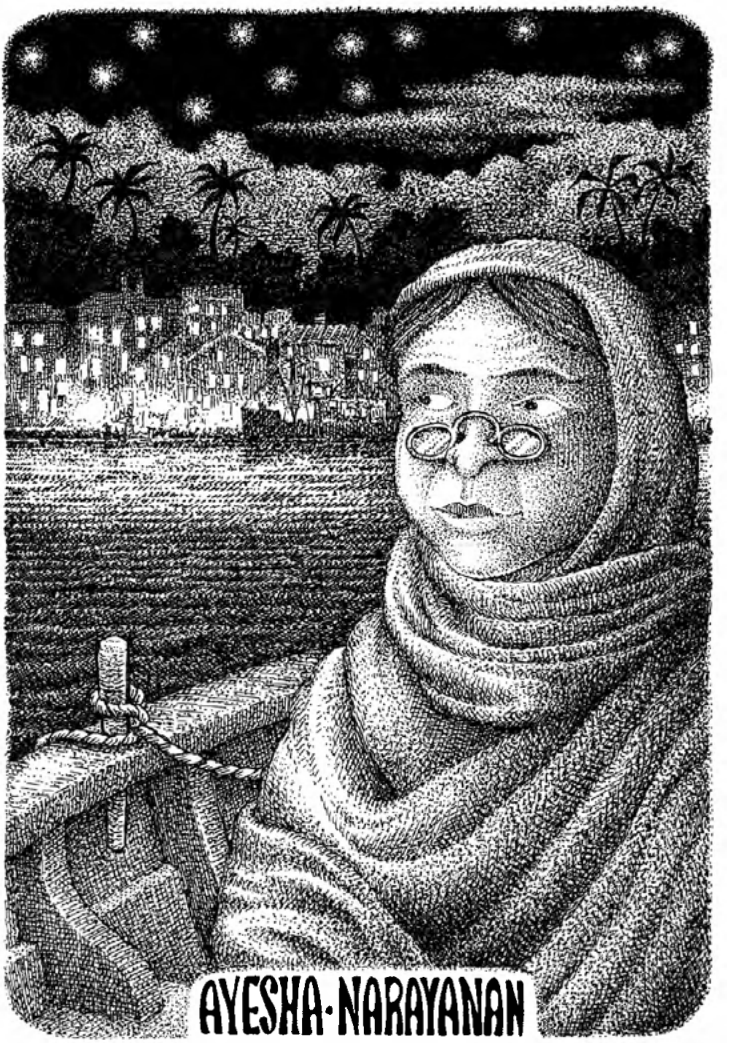

ALPHONSE MORRO

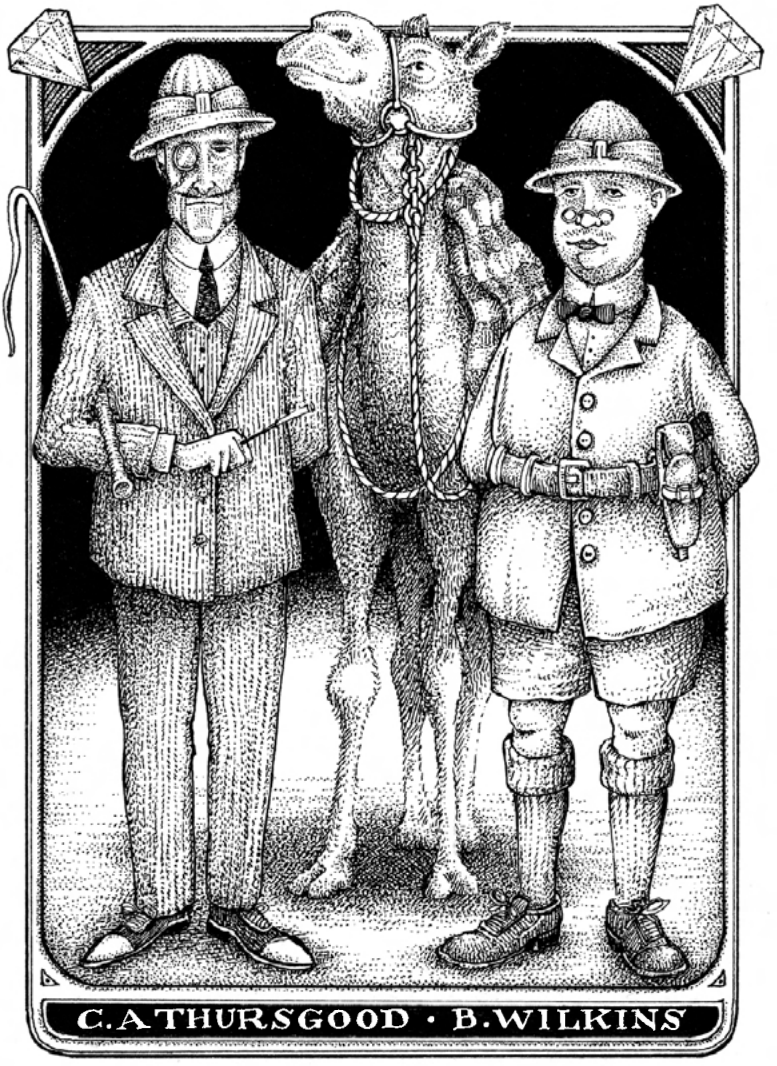

COMPANHIA · CARRIS · DE · FERRO · DE · LISBOA
CARRIS
Jorge Amadéo Tomás da Costa


RAUL·GARRETTA


Fabulous
Forzini
FORZINI

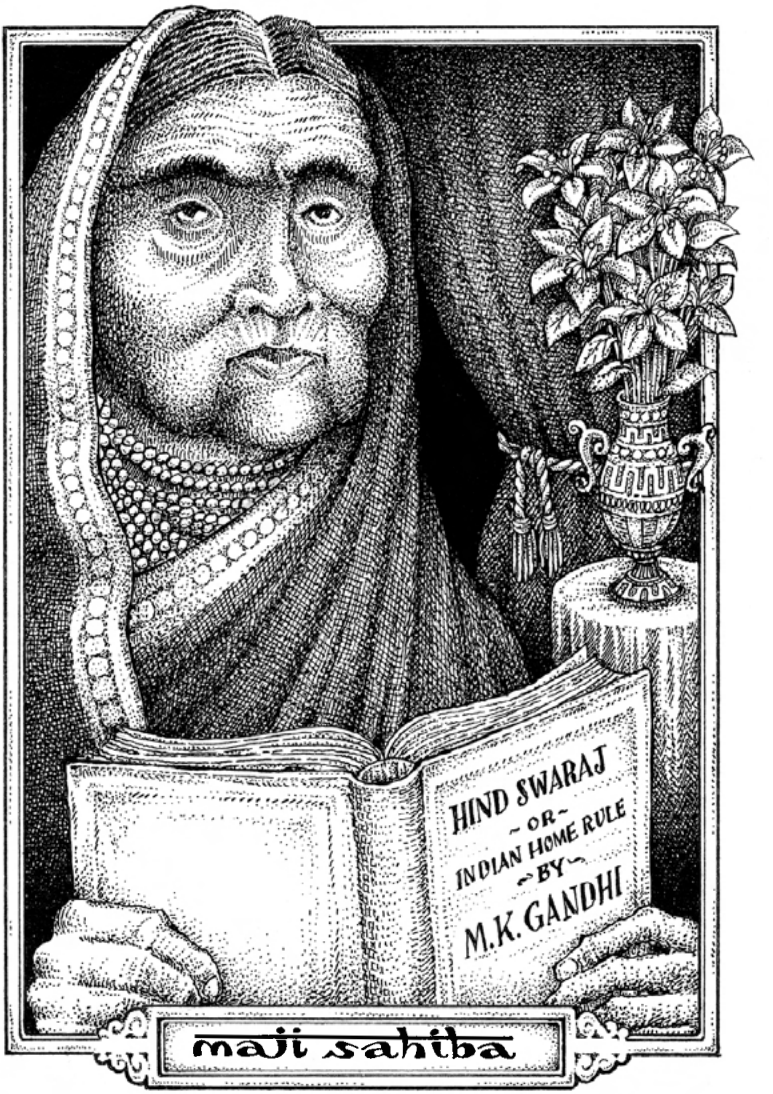

João


AYESHA·NARAYANAN

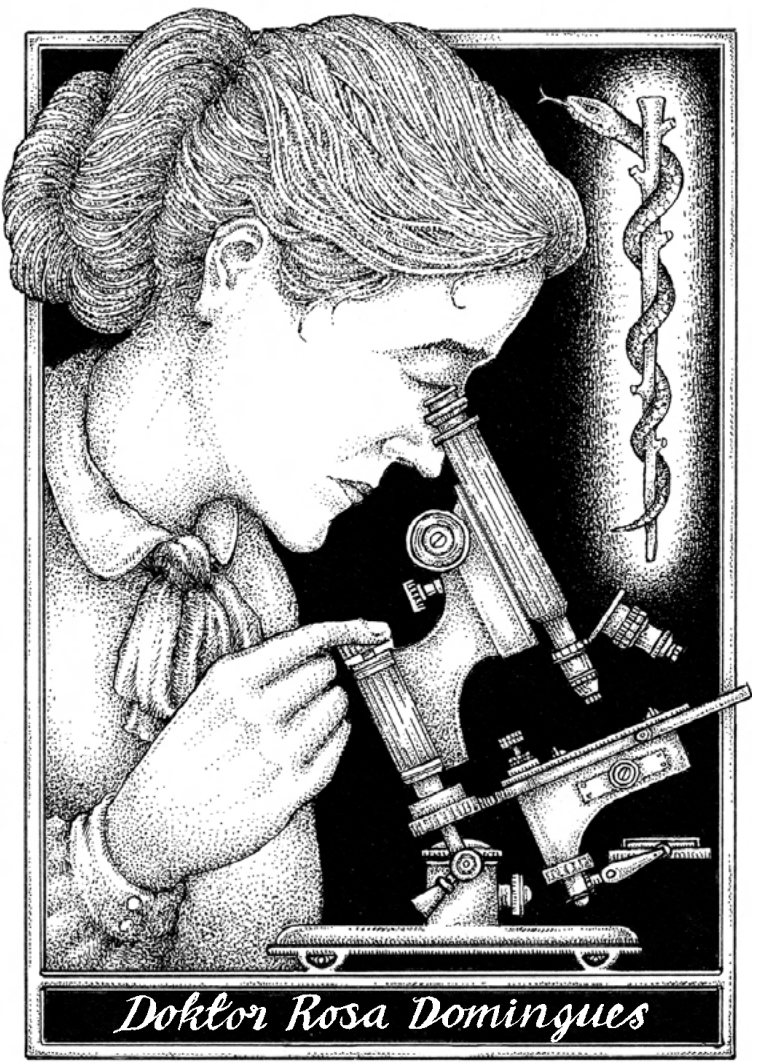

C.A THURSGOOD · B.WILKINS


GEOFF
GERRARD


Captain Anderson


HIND SWARAJ
~OR~
INDIAN HOME RULE
~BY~
M.K. GANDHI
maji sahiba


H.K.H. MAHARADJAN · av · BHAPUR


Doktor Rosa Domingues


KRIMINALINSPEKTÖR·FERNÃO·UMBELINO

LA MACHINE À ÉCRIRE

Il y a quelques jours, le Chef m'a fait cadeau d'une vieille machine à écrire. Une *Underwood n° 5*, modèle 1908. Il l'a achetée à un brocanteur ici, sur le port de Lisbonne. Le levier de retour manquait et plusieurs touches étaient cassées. Le Chef sait que j'aime bien bricoler les vieux objets.

Il m'a fallu quelques soirées pour réparer mon *Underwood n° 5*. Aujourd'hui je m'en sers pour la première fois. Certaines touches sont toujours difficiles à enfoncer mais je devrais pouvoir y remédier à l'aide d'une pince et d'un peu d'huile.

À travers mon hublot, je vois que la nuit est déjà tombée. La lumière des navires au mouillage étincelle dans l'eau noire du fleuve. J'ai installé mon hamac et je ne vais pas tarder à aller me coucher.

Cette nuit, j'espère échapper aux cauchemars.

C'est de nouveau le soir.

Aujourd'hui la chance nous a souri. Le Chef et moi avons pris l'habitude de nous rendre tôt le matin dans un café sur le port où les marins sans travail se réunissent dans l'espoir d'en trouver. La plupart du temps, nous rentrons bredouilles mais aujourd'hui ça a marché. Nous avons porté des sacs de charbon de l'aube jusqu'au coucher du soleil. J'ai mal au dos et aux bras, la poussière de charbon s'est infiltrée dans mes poils et me gratte. Le salaire n'était pas bien gros mais tant pis. Nous avons besoin de chaque sou que nous arrivons à gagner.

Je suis rompue de fatigue mais j'ai surtout sommeil. Cette nuit encore j'ai mal dormi. Depuis au moins un mois, je fais des cauchemars.

Toujours les mêmes.

Certaines nuits, je rêve que je suis de retour dans la salle des machines du *Song of Limerick*. Des bras musclés me retiennent pendant que la chaudière à vapeur s'emballe et que le navire coule.

D'autres nuits, c'est le commissaire Garretta qui revient dans mon rêve. Il fait sombre et je ne parviens pas à me localiser dans l'obscurité. Je me trouve peut-être parmi les tombes dans le cimetière à Prazeres. Je ne vois que les petits yeux glacials de Garretta sous le rebord de son chapeau et je perçois l'odeur âcre de poudre de son revolver. Le coup de feu continue de retentir dans mes oreilles.

Mais le pire de mes cauchemars est celui où j'attends le Chef devant une grande porte métallique. Il pleut, les heures passent et j'ai terriblement froid. J'essaie de me persuader que la porte ne va pas tarder à s'ouvrir. Mais au fond de moi, je sais que ça n'arrivera pas. Le Chef est enfermé derrière ce grand mur qui s'élève devant moi et la porte ne s'ouvrira pas.

Il m'arrive de pousser des cris en dormant. Une nuit, il n'y a pas si longtemps, le Chef s'est précipité dans ma cabine en brandissant une énorme pince à tubes. Il m'avait entendue et était persuadé que quelqu'un s'était introduit dans le bateau et était en train de me faire du mal. Ce qui aurait effectivement pu être le cas vu que nous nous sommes fait des ennemis dangereux à Lisbonne.

À présent, je suis trop fatiguée pour continuer à écrire. Je reprendrai demain. Je suis contente de mon *Underwood n°5*.

Ce soir, il y a du brouillard. Il est arrivé du large dans l'après-midi. Quand je suis montée sur le pont tout à l'heure, j'ai constaté qu'on distinguait à peine les grues sur le quai. De temps à autre, le cri rauque des cornes de brume et le tintement des cloches des navires me parviennent du fleuve. Il règne une ambiance fantomatique.

Aujourd'hui aussi le Chef et moi avons chargé des sacs de charbon. Tout en travaillant, j'ai réfléchi à mon *Underwood n°5* et je sais maintenant à quoi elle va me servir.

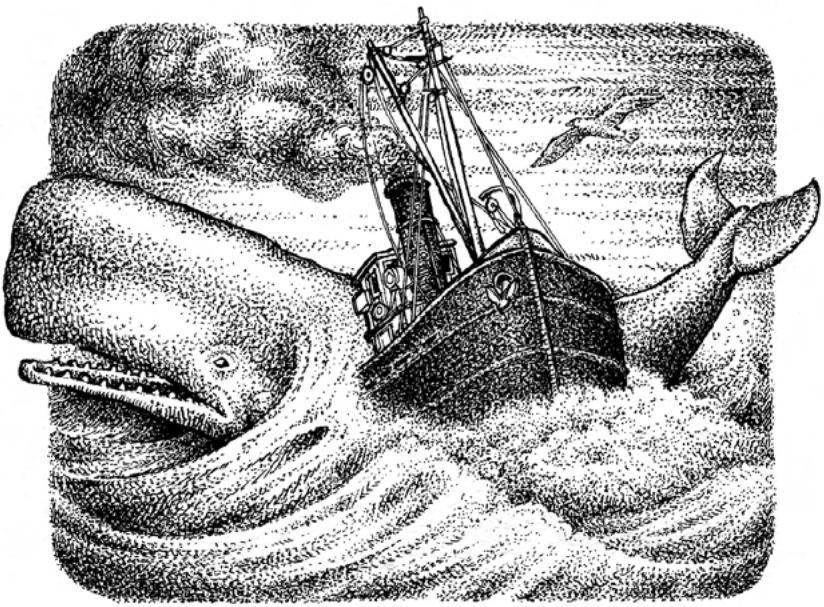
Elle va m'aider à écrire la vérité.

Je vais écrire la vérité sur l'assassinat d'Alphonse Morro.

Je veux que tout le monde sache ce qui s'est réellement passé.

Et j'espère que l'écriture me libérera de mes cauchemars.

PREMIÈRE PARTIE



CHAPITRE I

Le Chef, le *Hudson Queen* et moi

Pour ceux qui ne me connaissent pas, je tiens à préciser que je ne suis pas un être humain mais un singe anthropoïde. Un grand singe. D'après les scientifiques, j'appartiens à l'espèce *Gorilla gorilla graueri.* La plupart d'entre nous vivent en Afrique, dans la jungle profonde, le long des rives du fleuve Congo. Il est d'ailleurs probable que ce soit de là que je vienne.

J'ignore comment je me suis retrouvée parmi les hommes et je ne le saurai sans doute jamais. Ça remonte probablement à ma toute petite enfance et il est possible que ce soient des

chasseurs ou des habitants de mon village qui m'aient capturée et vendue. Mon premier souvenir est un sol en pierre froid sur lequel j'étais assise, une chaîne autour du cou. Peut-être était-ce à Istanbul mais je ne peux pas le garantir.

En tout cas, je vis depuis dans le monde des humains. J'ai appris la manière dont vous réfléchissez et je comprends ce que vous dites. J'ai appris à lire et à écrire. J'ai appris à voler et à trahir. Je sais ce qu'est la cupidité. Et la cruauté. J'ai eu de nombreux maîtres, j'aimerais effacer de ma mémoire chaque trace de la plupart d'entre eux. Quelqu'un m'a donné mon nom. Mais j'ignore qui. Et pourquoi.

Quoi qu'il en soit, je m'appelle Sally Jones.

Beaucoup de gens pensent que le Chef est mon maître actuel. Mais il ne fait pas partie de ces hommes qui éprouvent le besoin de posséder quelqu'un. Nous sommes des compagnons. Et des amis.

Son nom est Henry Koskela.

Notre première rencontre remonte à loin. J'étais passagère clandestine sur un cargo du nom de *Otago*. L'équipage m'a découverte et le capitaine a donné l'ordre de me balancer à la mer. Le chef mécanicien est alors intervenu et m'a sauvé la vie. C'était le Chef.

Quelques années plus tard, nos chemins se sont de nouveau croisés. Cette fois dans le quartier des docks de Singapour. J'étais alors gravement malade, enchaînée à un poteau devant un vieux bar vétuste. Le Chef m'a reconnue et m'a achetée au propriétaire du bar. Il m'a ensuite emme-

née avec lui sur le bateau où il travaillait à l'époque. Il m'a soignée et m'a donné à manger. Voilà comment il m'a sauvé la vie pour la deuxième fois.

Quand j'ai récupéré forces et santé, le Chef m'a donné des petites choses à faire dans la salle des machines. Le travail m'a plu et j'ai fini par savoir me débrouiller correctement grâce à lui. En réalité, c'est lui qui m'a appris tout ce que je sais sur les moteurs et sur la vie en mer.

Depuis, on ne s'est plus quittés, le Chef et moi. De l'Asie du Sud-Est, nous nous sommes rendus en Amérique. À New York, nous avons acheté notre propre cargo, le *Hudson Queen*, et nous avons transporté différents chargements le long des côtes de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Europe. Nous étions nos propres patrons et gagnions suffisamment d'argent pour maintenir le bateau en bon état.

La vie pouvait difficilement être meilleure.

J'espère qu'un jour nous pourrons retrouver ça.

Il y a bientôt quatre ans, un grand changement a eu lieu et c'est là que nos malheurs ont commencé. Durant l'été, nous avions navigué dans les eaux britanniques. À l'arrivée de l'automne, nous avons décidé de partir vers des latitudes plus clémentes pour échapper aux tempêtes hivernales de la mer du Nord. À Londres, nous avons chargé des boîtes de conserve destinées aux Açores, un groupe d'îles dans l'océan Atlantique.

Au début, tout s'est bien passé. Le temps était favorable et les vents doux. Mais un beau matin, notre chance a tourné.

Nous sommes entrés en collision avec une baleine. Elle s'en est bien sortie mais le gouvernail du *Hudson Queen* s'est déformé. Pendant que nous essayions de réparer les dégâts, le temps a changé et le vent s'est mis à souffler très fort. Nous étions totalement impuissants. Le *Hudson Queen* a commencé à partir à la dérive. Sans l'ancre flottante, nous aurions été perdus. Il a fallu attendre que le vent tombe pour pouvoir bricoler un gouvernail de fortune. Nous avons ensuite mis le cap sur la côte portugaise et nous nous sommes abrités dans un port de salut à Lisbonne.

Après avoir déchargé les conserves, nous avons mis le *Hudson Queen* en cale sèche pour réparations. Les travaux ont duré deux bonnes semaines et nous ont coûté toutes nos économies. Le Chef a ensuite fait le tour des compagnies de transport maritime à la recherche d'une nouvelle cargaison. Sans résultat. De nombreux cargos vides attendaient déjà des jours meilleurs le long des quais.

Les semaines ont passé. Être en rade et à court d'argent n'est jamais très drôle. Encore une chance que ça soit arrivé à un endroit tel que le port de Lisbonne ! Le samedi, nous avions pris l'habitude de faire un tour en tram. Même San Francisco n'en possède pas de cette qualité.

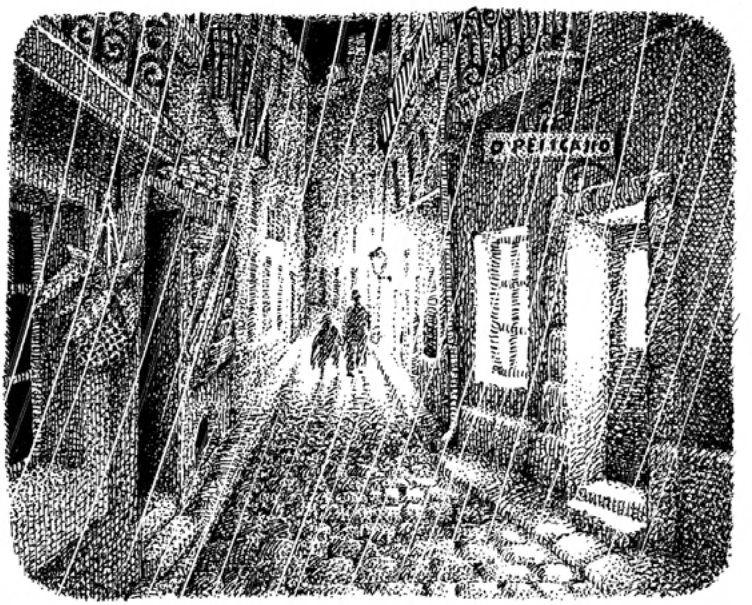
Notre poste d'amarrage se situait en bas du quartier de l'Alfama. Un quartier pauvre, endormi le jour et grouillant de dangers la nuit tombée. Des gens de toute sorte y résidaient. Personne ne réagissait à la vue des siamois qui vendaient des lacets dans la Rua de São Pedro. Pas plus que devant les danseurs du Diable d'Afrique de l'Ouest qui se réunissaient dans

les ruelles sombres en période de lune descendante. Dans le quartier de l'Alfama, même un gorille en bleu de travail n'attire pas les regards. Et c'est une bonne chose.

Le soir, nous allions généralement à *O Pelicano*, un restaurant où se rendaient beaucoup de marins en escale à Lisbonne. *O Pelicano* se trouve Rua do Salvador, une ruelle étroite et triste dans laquelle les rayons du soleil ne s'aventurent que rarement. Senhor Baptista, le propriétaire, ancien cuisinier sur les bateaux de la compagnie Transbrazil, offrait toujours un verre d'aguardiente en apéritif à tout le monde sauf à moi qui préférais un verre de lait.

J'ai de bons souvenirs de nos soirées passées à *O Pelicano*. Mais aussi quelques mauvais.

C'est à *O Pelicano* que nous avons rencontré Alphonse Morro pour la première fois.



CHAPITRE 2

Morro

Ce soir-là, le Chef et moi avions travaillé tard dans la salle des machines du *Hudson Queen*. Je me souviens qu'il pleuvait quand nous sommes sortis pour aller dîner. Les lumières des lampes à gaz se reflétaient dans les pavés mouillés du quai. L'eau sale ruisselait dans les ruelles étroites de l'Alfama.

Il faisait chaud à *O Pelicano*. Les habitués étaient serrés autour des tables rondes dans la salle enfumée. Plusieurs d'entre eux nous ont salués d'un hochement de tête ou d'un signe de la main. Des marins et des dockers, des filles de joie

aux yeux cernés et des musiciens en manque de sommeil. Une imposante femme habillée en noir qui s'appelait Rosa chantait une chanson sur l'amour malheureux. C'était du fado, un genre de chansons caractéristique des quartiers pauvres de Lisbonne.

Ce soir-là, j'ai remarqué un client assis seul à une table près de la porte. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Il a levé le regard de sa tasse à café quand nous sommes entrés. Son visage était maigre et très pâle, ses yeux noirs brillaient sous le bord de son chapeau. Quand senhor Baptista nous a conduits à une table libre au fond de la salle, j'ai senti qu'il nous suivait du regard.

Senhora Maria, la femme de senhor Baptista, nous a servi un bol de soupe à la tomate avec du pain. Nous venions tout juste de commencer à manger quand l'homme près de la porte s'est levé et s'est approché de notre table.

– Mon nom est Morro, a-t-il dit tout bas. Il paraît que vous avez un bateau. Et que vous cherchez du travail.

Le Chef, d'abord surpris, a répondu l'air content :

– C'est exact. Asseyez-vous !

Morro s'est assis après avoir lancé un regard inquiet par-dessus son épaule.

– Il s'agit de quelques caisses, a-t-il expliqué tellement bas que le Chef a dû se pencher en avant pour l'entendre. Il faut aller les chercher à Agiere, un petit port à l'embouchure du fleuve. Je vais vous montrer.

De sa poche intérieure, il a sorti une carte qu'il a dépliée sur la table. En voyant la méticulosité avec laquelle le Chef s'est

mis à l'étudier, j'ai compris qu'il voulait s'assurer que le fleuve était suffisamment profond.

– Il a beaucoup plu au cours de ces dernières semaines, a fait remarquer Morro. Le niveau de l'eau est élevé. Vous n'avez pas à vous inquiéter, vous ne risquerez pas de toucher le fond.

– Ça dépend du poids de notre chargement, a répliqué le Chef. De combien de caisses s'agit-il ? Et quel est leur contenu ?

– Des *azulejos*. Des carreaux de faïence, a précisé Morro. Il y a six caisses. Chacune pèse environ trois cents kilos.

– C'est tout ? s'est étonné le Chef. Pourquoi ne pas les transporter plutôt par la route, en chariot à cheval ?

– C'est une faïence très chère et extrêmement fragile. Les routes sont mauvaises et je ne veux pas risquer que les carreaux se brisent. Alors, vous acceptez le travail ?

– Ça dépendra de la rémunération, a souri le Chef.

Morro lui a tendu une enveloppe contenant des billets que le Chef a comptés. J'ai vu à sa tête qu'il ne s'attendait pas à trouver une telle somme.

– Les caisses sont à décharger à Cais de Sodré, a poursuivi Morro. Si vous le faites d'ici quatre jours, je vous donnerai une deuxième enveloppe avec la même somme.

Le visage du Chef s'est fendu d'un grand sourire.

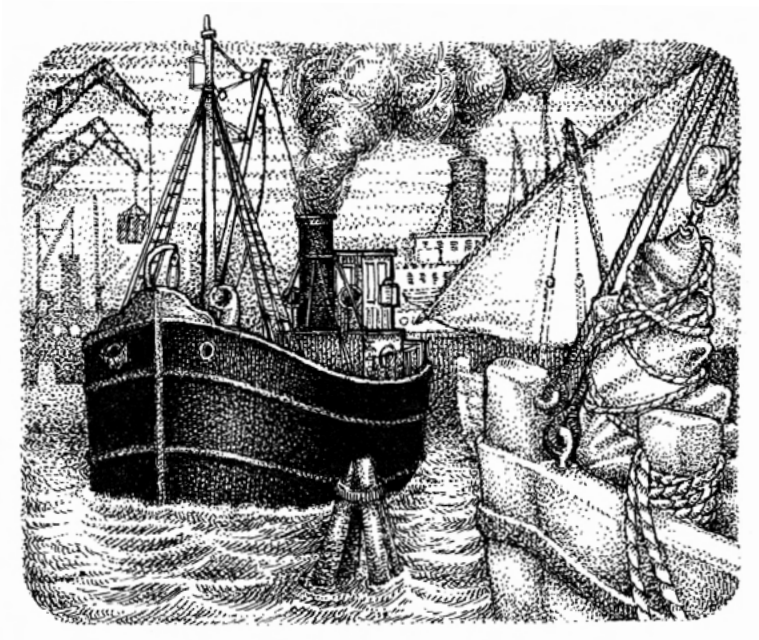
– Affaire conclue, a-t-il dit en tendant la main à Morro qui l'a rapidement saisie.

Sans un mot de plus, l'homme s'est levé et s'est frayé un chemin parmi les tables avant de disparaître dans la nuit.

Quelques heures plus tard, le Chef et moi sommes descendus au port et au *Hudson Queen*. La pluie avait cessé et une lune mouillée apparaissait de temps à autre entre les nuages déchiquetés. Le Chef était d'excellente humeur. Pour fêter le fait d'avoir enfin trouvé du travail – bien payé de surcroît – il avait offert un verre à tout le monde au restaurant.

– La chance a tourné, a-t-il dit. Cet argent nous permettra de nous ravitailler en charbon et nous pourrons bientôt aller jusqu'en Méditerranée ! Là-bas, il y a toujours de la marchandise à transporter pour un bateau comme le *Hudson Queen* !

J'aurais voulu pouvoir me réjouir moi aussi, mais quelque chose m'en empêchait. L'homme qui disait s'appeler Morro m'avait mise mal à l'aise. C'était peut-être à cause de son regard qui avait un éclat étrange, fébrile. Et aussi à cause de l'odeur de peur qui émanait de lui.



CHAPITRE 3

Agiere

Le lendemain matin, je me suis levée avant l'aube pour mettre en route la chaudière. Après le petit déjeuner, le *Hudson Queen* était prêt. Nous avons largué les amarres et sommes partis en remontant le Tage. Cap nord-est.

C'était une merveilleuse journée d'automne. Le soleil brillait et sur la passerelle, le Chef chantait à gorge déployée. C'était toujours la même chanson quand il sortait en mer après avoir passé trop de temps dans le port.

Au revoir, adieu, ma Belle !
Farewell, goodbye, femme Cruelle !
J'ai trop attendu, le large m'appelle.

Je pars vers des pays lointains
Mais que t'importe mon destin
Mon amour ne te manquera point.

Le premier jour, tout s'est bien passé. La circulation sur le Tage était intense. Nous avons croisé des petites embarcations à vapeur et de larges péniches à voile chargées de vin, de légumes et de fruits.

À la tombée de la nuit, nous sommes arrivés à Constância, une petite ville aux maisons blanchies à la chaux située sur une langue de terre, où nous avons passé la nuit. Tôt le lendemain matin, nous avons repris notre voyage en empruntant une rivière, le Zêzere. Les courants y étaient plus forts, le Chef avait des difficultés à naviguer parmi les bancs de sable. Les maisons sur les berges étaient rares et nous n'avons pas croisé d'autres bateaux.

Tard dans l'après-midi, une petite cascade nous a empêchés d'avancer plus loin. Sur la berge sud il y avait une jetée et une maison solitaire. D'après la carte de Morro, il s'agissait bien d'Agiere.

Des récifs acérés menaçaient au fond de l'eau cristalline. Je me suis installée à la proue pour les guetter et aider le Chef à se diriger jusqu'à la jetée.

Après avoir accosté, nous sommes partis à la découverte des lieux. Une partie du toit de la petite maison s'était effondrée et il n'y avait plus de carreaux aux fenêtres. Un chemin étroit, envahi d'herbe et de fougères, menait vers la forêt. C'était visiblement un lieu peu fréquenté et la dernière visite devait remonter à loin.

Pas la moindre trace de caisses d'*azulejos*.

– Qu'en penses-tu ? m'a demandé le Chef en se grattant la tête. On s'est moqué de nous ?

J'ai haussé les épaules. Oui, j'en avais bien peur. L'homme qui s'appelait Morro nous avait pourtant déjà donné une importante somme d'argent. Tout ça était étrange. Et inquiétant. Soudain, l'endroit m'a paru hostile.

De retour sur le *Hudson Queen*, le Chef s'est occupé du dîner pendant que je préparais la salle des machines pour la nuit. Nous avions décidé de rester jusqu'au lendemain. Naviguer de nuit serait trop risqué.

Nous avons dîné, le Chef a allumé un cigare et nous avons joué au rami. J'ai gagné et le Chef a dû se résoudre à faire la vaisselle.

La soirée était calme et belle. À la lumière du jour déclinant, les moustiques dansaient dans la brume qui flottait au-dessus du fleuve. Je me suis allongée dans mon hamac que j'avais attaché entre le mât et un hauban et j'ai contemplé les hirondelles qui volaient dans le ciel. Tant qu'il faisait encore assez clair, le Chef est resté sur le pont à fabriquer de nouvelles amarres pour le bateau de sauvetage, mais une fois la nuit bien installée, il est allé chercher son hamac, lui aussi.

Le bruit de la cascade était soporifique et le Chef ronflait déjà au bout de quelques minutes. Moi aussi, j'ai fini par m'endormir.

Je me suis réveillée en sursaut.

Je n'avais aucune notion de l'heure mais j'ai constaté que les étoiles scintillaient et que le ciel était noir. J'ai mis quelques instants à comprendre qu'un bruit m'avait tirée de mon sommeil.

Un craquement. Venant de la forêt derrière la maison abandonnée. Peu après, j'ai aperçu une lumière qui oscillait parmi les arbres au loin.

Je suis descendue du hamac et, sur la pointe des pieds, je suis allée retrouver le Chef. Je lui ai doucement secoué l'épaule et il s'est aussitôt réveillé. Le sommeil des marins est rarement profond.

J'ai fait un geste vers la forêt et la lumière qui, à présent, était plus forte. Elle venait probablement d'une lanterne qui bougeait.

À peine une minute plus tard, une charrette tirée par un cheval est passée devant la maison et s'est arrêtée sur le terrain herbeux devant la jetée. Trois hommes étaient assis sur le siège du cocher. Un quatrième, à cheval, suivait derrière. Ils étaient tous habillés de vestes usées et de gilets en peau de mouton. Sur la tête, ils portaient des chapeaux mous. On aurait dit des paysans.

Le quatrième homme est descendu de son cheval. Il s'est étiré. La lumière de la lune donnait des reflets argentés à sa

barbe noire. Le Chef a enjambé le bastingage pour aller à sa rencontre.

– Dieu soit loué ! s'est exclamé l'homme barbu en faisant entendre un rire retentissant. Vous avez réussi à venir jusqu'ici ! Saint Nicolas a dû veiller sur vous. Mon nom est Monforte mais vous pouvez m'appeler Papa Monforte, comme mes amis.

Il a tendu son énorme paluche vers le Chef.

– Mes hommes tiennent à retourner rapidement dans leur village, a dit Papa Monforte. Il serait souhaitable que vous chargiez maintenant la marchandise sur le bateau. C'est possible ?

Les trois hommes étaient déjà en train de défaire les cordes autour des caisses en bois.

– Oui. Ça devrait pouvoir se faire…, a répondu le Chef.

– Parfait ! a ri Papa Monforte en donnant une tape amicale sur l'épaule du Chef. Allons-y !

Le Chef est remonté sur le bateau, nous avons allumé deux lampes à pétrole et, ensemble, nous avons ouvert les trappes pour préparer le treuil. Le Chef était silencieux et déterminé, mais il semblait préoccupé.

– Je n'aime pas ça, m'a-t-il soufflé à l'oreille. Je me demande bien qui sont ces gens qui veulent charger des carreaux de faïence en pleine nuit ? Et dans un endroit aussi désertique ?

J'ai hoché la tête pour montrer que j'étais d'accord avec lui. Tout ça semblait effectivement très étrange.

Papa Monforte et ses trois hommes attendaient près de la charrette tout en surveillant le Chef d'un regard dur et méfiant. Un regard qui ressemblait plus à celui d'un soldat ou d'un bandit qu'à celui d'un paysan.

Le Chef s'est gratté le menton, comme il a l'habitude de le faire quand il a du mal à prendre une décision. Soudain, il a attrapé une lanterne et il est descendu sur la jetée. J'ai tendu le bras pour l'en empêcher. Mais il était trop tard.

– C'est prêt ? a demandé Papa Monforte.

– C'est prêt, a confirmé le Chef. Mais avant de charger les caisses, je veux voir ce qu'il y a dedans.

Le visage de Papa Monforte était dans l'ombre et je n'ai pas réussi à voir son expression. En revanche, j'ai entendu un nouvel éclat de rire aussi bruyant que tout à l'heure mais nettement moins cordial.

– Pourquoi ? a-t-il demandé.

– Je tiens à savoir ce qu'il y a dedans.

– Vous le savez déjà, cher Monsieur. Des *azulejos*.

Le Chef me tournait le dos, mais je voyais bien qu'il était tendu.

– La faïence c'est fragile, a-t-il poursuivi. Il faut que je vérifie qu'il n'y a pas de carreaux cassés. S'il y a le moindre problème, ça retombera sur moi.

– Je vous garantis qu'il n'y aura pas de problème, a rétorqué Papa Monforte d'une voix sourde et dure. Allons-y, on charge !

– Non, s'est opposé le Chef en posant la lanterne par terre et en enfonçant ses mains dans ses poches. Pas avant que je sache ce que je vais charger sur mon bateau.

Papa Monforte et le Chef se sont dévisagés en silence, puis Papa Monforte a poussé un soupir en faisant un signe de la main à ses trois comparses.

L'instant d'après, tous braquaient leurs revolvers sur nous.



CHAPITRE 4

Des armes dans le chargement

Sous la menace de leurs armes, nous avons chargé les caisses dans la soute du bateau. Le Chef était furieux au point d'avoir les mains qui tremblaient. Les miennes tremblaient tout autant, mais de peur. J'étais terrifiée à l'idée que le Chef se dispute avec les bandits et qu'ils lui tirent dessus.

Papa Monforte et l'un de ses hommes étaient montés sur la passerelle. Ils avaient allumé une lampe à pétrole au-dessus de la table de navigation et étaient visiblement en train d'étudier quelque chose. Probablement la carte

du fleuve. Je les entendais discuter. Papa Monforte voulait partir tout de suite alors que l'homme préférait attendre le lendemain matin.

– Pour moi, les soldats de la garde républicaine sont plus inquiétants que les bancs de sable, a été l'argument décisif de Papa Monforte. Nous devons naviguer de nuit. Il faut vite s'en aller d'ici.

Le Chef a reçu l'ordre de désarmer mais il a refusé.

– Dans ce cas, mon ami, a calmement rétorqué Papa Monforte, je n'ai plus besoin de toi. Tu n'as qu'à quitter le bateau, je le piloterai moi-même. Quant à ta guenon, je la garde avec moi puisque c'est elle qui s'occupe des machines. Si jamais on échoue, ce sera sa faute. Et c'en sera fini d'elle.

Le Chef et Papa Monforte se sont dévisagés un long moment avant que le Chef ne cède et ne monte sur la passerelle, les yeux noirs de colère. Je savais que ça allait mal se terminer.

Un des bandits m'a accompagnée dans la salle des machines pour vérifier que j'allumais bien la chaudière. Il a paru un peu étonné en me voyant l'alimenter en charbon.

– Tu sais en faire des choses ! a-t-il commenté tout en tournant le revolver autour de son doigt. Tu es vraiment un singe étonnant.

Je ne l'écoutais pas. Pour parvenir à maîtriser ma peur, il fallait que je me concentre sur ce que je faisais. J'avais tout juste terminé le tour avec la burette de graissage quand le Chef m'a donné l'ordre de lâcher lentement la vapeur. Les pistons et les bielles se sont mis à travailler et le *Hudson*

Queen a quitté la jetée. J'ai pensé aux récifs au fond du fleuve et chaque muscle de mon corps s'est préparé à une secousse.

Pour pouvoir naviguer correctement dans le sens du courant, il faut adopter une certaine vitesse, sinon le bateau part à la dérive. Je savais que le Chef me demanderait d'avancer à une allure moyenne jusqu'à ce que nous ayons davantage de fond. Et c'est bien ce qu'il a fait.

Mentalement j'ai tenté d'évaluer la distance parcourue mais au moment où je nous croyais hors de danger, j'ai entendu un bruit sourd. Le temps s'est alors arrêté. J'ai retenu mon souffle. Soudain, une violente secousse s'est propagée à travers la coque du bateau et un terrible bruit de tôle déchirée a couvert celui des machines. J'ai perdu l'équilibre et me suis étalée par terre. Le bandit est tombé, lui aussi, mais il s'est rapidement relevé et s'est précipité vers l'échelle pour monter sur le pont.

Après avoir coupé l'arrivée de vapeur, j'ai soulevé une trappe dans le plancher afin de vérifier l'état de la carlingue. En réalité, je n'avais pas besoin de ça pour savoir ce qui s'était passé. Pour un marin, peu de choses sont aussi effrayantes que le bruit de l'eau qui s'engouffre dans un bateau. Paniquée, j'ai cherché de quoi colmater la fuite mais j'avais besoin d'aide, il fallait que le Chef vienne à mon secours.

Sur le pont régnait un chaos total. Comprenant que le bateau prenait l'eau, les hommes de Papa Monforte se disputaient sur la manière de sauver les caisses. Un des bandits avait toujours son pistolet pointé sur le Chef, sans doute pour se rassurer. Les yeux du Chef étaient terrifiés.

– Où se situe la voie d'eau ? m'a-t-il demandé dès qu'il m'a vue.

J'ai fait un signe à tribord, vers un point à proximité de la chaudière.

– On peut y accéder par la salle des machines ?

J'ai acquiescé.

– OK, a dit le Chef, il va falloir bosser.

Sans prêter attention au bandit et à son pistolet, le Chef s'est retourné et dirigé d'un pas rapide vers l'échelle de la salle des machines.

– Arrêtez-vous, sinon je tire ! a hurlé le bandit.

Normalement le langage du Chef est relativement châtié mais les mots qu'il lui a lancés par-dessus son épaule à ce moment-là n'ont vraiment pas leur place ici.

Malgré les efforts que nous avons déployés pour colmater la fuite, ils sont restés vains. Au bout d'un quart d'heure seulement, l'eau a recouvert le plancher et le trou dans la coque n'a plus été accessible. Le Chef est monté sur le pont pour sonder la profondeur du fleuve. Il voulait savoir jusqu'où le *Hudson Queen* s'enfoncerait avant d'atteindre le fond. Je l'ai suivi.

Nous avons trouvé Papa Monforte et ses hommes en train de charger des fusils dans le canot de sauvetage qu'ils avaient mis à l'eau.

Ces fusils venaient d'une des caisses dans la soute !

C'étaient donc des armes et pas des carreaux de faïence que nous devions transporter à Lisbonne !

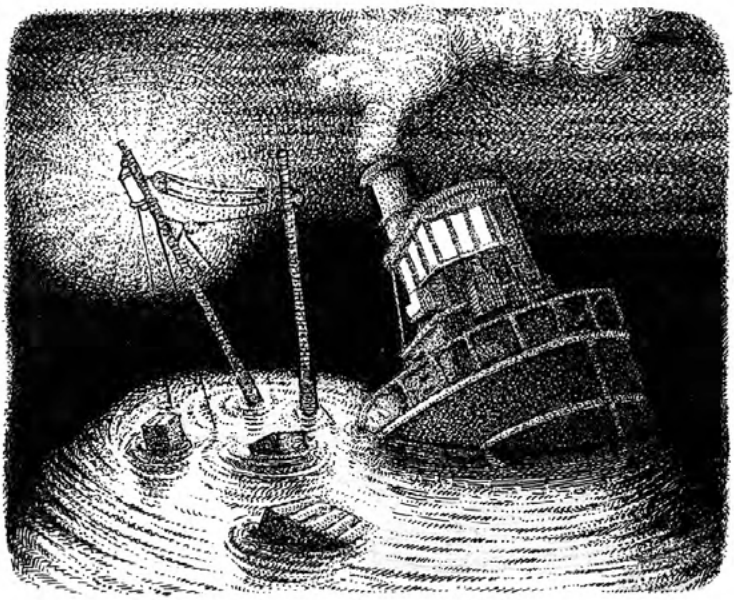
Au moment où le Chef mettait la sonde dans l'eau, nous avons entendu un grondement. Le carreau du hublot de la

salle des machines côté tribord avait explosé et un panache de vapeur s'élevait dans la nuit. Le Chef et moi avons très bien compris ce qui s'était passé. L'eau froide du fleuve avait atteint les tubes d'eau de la chaudière et elle n'allait pas tarder à s'infiltrer dans le foyer, ce qui provoquerait de violentes explosions.

Paniqués, Papa Monforte et ses hommes se sont littéralement jetés dans le canot de sauvetage. Le dernier, qui était resté dans la soute pour passer les fusils aux autres, a été obligé de sauter dans l'eau pour les rattraper.

Le Chef et moi étions, nous aussi, obligés de quitter le bateau. Il n'y avait rien d'autre à faire. Le Chef avait tenté d'aller récupérer l'argent dans la cabine mais il avait dû y renoncer. Le bateau était déjà rempli de vapeur brûlante.

Comme je ne sais pas nager, le Chef m'a aidée à enfiler une des bouées de sauvetage avant d'attraper la deuxième pour lui, puis nous avons sauté dans l'eau. Lorsque nous étions à une trentaine de mètres du bateau, le bruit d'une nouvelle explosion nous est parvenu. Nous nous sommes retournés et nous avons vu un nuage blanc de vapeur sortir de la cheminée du *Hudson Queen* et s'élever dans le ciel nocturne.



CHAPITRE 5

Un triste spectacle

Fatigués et frigorifiés, nous sommes restés un long moment à regarder le *Hudson Queen* s'enfoncer dans la rivière. La lumière des lanternes et la lampe de la passerelle éclairaient ce triste spectacle. Le Chef avait enfoui son visage dans ses mains. Quant à moi, j'étais surtout heureuse que nous soyons tous les deux en vie.

Au lever du jour, une brume dense recouvrait la vallée du fleuve mais quand elle s'est enfin dissipée, nous avons